



Cahiers de Narratologie

Analyse et théorie narratives

31 Bis | 2017

Espace du récit, récit de l'espace en contexte
germanique

L'Allemagne : un non – lieu pour les exiles judéo-allemands après 1945 ?

Dorothea Bohnekamp



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/narratologie/7708>

DOI: 10.4000/narratologie.7708

ISSN: 1765-307X

Publisher

LIRCES

Electronic reference

Dorothea Bohnekamp, « L'Allemagne : un non – lieu pour les exiles judéo-allemands après 1945 ? », *Cahiers de Narratologie* [Online], 31 Bis | 2017, Online since 26 June 2017, connection on 01 May 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/7708> ; DOI : 10.4000/narratologie.7708

This text was automatically generated on 1 May 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'Allemagne : un non – lieu pour les exiles judéo-allemands après 1945 ?

Dorothea Bohnekamp

- 1 Nulle part ailleurs dans la littérature d'après-guerre, les références faites à la *Heimat* (« Patrie ») ne semblent aussi récurrentes que dans les récits et essais des exilés judéo-allemands après 1945. Pourtant, leur terre natale était devenue une patrie impossible, un pays ennemi dans lequel seule une infime minorité souhaitait retourner. Quant aux survivants restés en Allemagne après la guerre – majoritairement des personnes déplacées –, ils partageaient unanimement la conviction de vivre dans un espace hostile, un pays tabou ; un sentiment de culpabilité les unissait dans une même « communauté affective » réfractaire à tout attachement à ce pays, lequel était uniquement considéré comme espace légataire de droits¹. Comme antipode d'Israël, l'image du pays était aussi lourdement hypothéquée par les expériences individuelles, de persécution et/ou de sauvetage.
- 2 Cet article s'intéresse pour sa part aux multiples représentations de l'Allemagne, véhiculées dans la littérature issue d'un groupe d'exilés circonscrit, qui décide à la Libération de rester, bon gré mal gré, en France, pays dans lequel ils s'étaient massivement réfugiés durant les années 1930. En 1944/1945, c'est un groupe dispersé sur tout le territoire français, totalement éclaté, numériquement important (composé d'environ 10.000 survivants) qui partage, malgré une infinie variété de trajectoires de l'exil, un point commun : le refus de retourner vivre en Allemagne et inversement une profonde reconnaissance pour les Français, auxquels ils doivent souvent leur survie.
- 3 Cela étant, les innombrables représentations littéraires, parfois même l'idéalisation de la *Heimat* allemande (et autrichienne) dans la littérature des exilés traduisent aussi une nostalgie des origines, un mal de pays (*Heimweh*) omniprésent et intrinsèque au vécu de l'émigrant, brutalement séparé de son pays, éloigné de sa langue et égaré dans les méandres de l'étranger². Même Stefan Zweig, citoyen du monde par excellence, reconnu « le jour où mon passeport m'a été retiré, j'ai découvert, à cinquante-huit ans, qu'en perdant sa patrie on perd plus qu'un coin de terre délimité par des frontières »³. L'écrivain Georg Stefan Troller va même jusqu'à remarquer que les « émigrants sont les

spécialistes du mal de pays »⁴. Pour les exilés, cette notion enserme tout d'abord l'indéfinissable magie de leur enfance ; à travers leur mémoire spatiale de l'Allemagne, ils effectuent aussi un retour sur eux-mêmes et sur leur propre identité culturelle. Longtemps contestée, pervertie même par une vision romantico-bucolique de l'Allemagne, l'idée de *Heimat* connaît depuis peu un regain épistémologique dans la recherche, largement inspiré par le « tournant topographique », sous l'impulsion des travaux menés par l'anthropologue Edward W. Soja⁵. Dans l'étude de leur exil, cet attachement des émigrants à des lieux réels ou virtuels de leur enfance semble alors d'autant plus captivant qu'il entre en résonance avec leur délicate (re-) construction identitaire en France et leur expérience d'appartenances multiples⁶.

- 4 Pour l'écrivain autrichien Jean Améry, la perte irrémédiable de la *Heimat* est d'abord celle du passé : elle fonde en tout cas l'une de ses grandes douleurs, toute aussi inexorable que la mémoire d'Auschwitz. Foncièrement aliéné de par sa condition d'exilé, Améry se languit plus encore de sa patrie qu'elle abrite aussi sa langue maternelle, contaminée à jamais par le national-socialisme. Le rescapé juif entretient dès lors un lien vital, presque névrotique à la *Heimat*, devenu objet de haine et de désir à la fois⁷. Face à la négation de l'identité allemande, partagée par de nombreux survivants, subsistait en même temps la foi en une « autre », une « meilleure » Allemagne représentée par les grandes figures de l'exil, qui auraient sauvé, tels des gardiens d'un musée imaginaire, son « esprit » face à l'usurpation nazie. Dans cette perspective, le postulat d'une continuité weimarienne, intacte tout au long du IIIe Reich, suggère aussi l'existence d'une nation profondément divisée, idée qui masque pourtant les liens réciproques entre Potsdam et Weimar⁸.
- 5 L'abondance de métaphores spatiales – *Heimat*, patrie, maison, foyer – dans les nombreuses productions littéraires issues de l'exil et du « post-exil », après 1945, dessine en tout cas les contours d'une vaste géographie affective, fruit d'une mémoire qui s'attache d'abord à des lieux. L'image de la frontière y est omniprésente et devient le symbole même de l'errance, quintessence du « syndrome de l'émigrant », de celui qui a perdu son foyer ; son passage était en effet considéré comme rite initiatique, lequel reflétait l'existence foncièrement liminale, périphérique des émigrants, et ce longtemps encore après 1948⁹. Les rares exilés tentés par une rémigration en Allemagne après la guerre rêvaient certes de reconquérir la *Heimat* ; une fois revenus, ils constataient pourtant que la terre natale leur était devenue étrangère et que leur regard, affûté par les années formatrices passées en exil, avait entretemps changé sur un pays où ils ne se sentaient plus du tout « chez eux » : le sentiment d'« absence de patrie » (*Heimatlosigkeit*) était alors devenu irréversible. Le journaliste et rémigrant Heinz Abosch constatait ainsi qu'il était impossible de se couler dans la nouvelle Allemagne sans penser à l'ancienne ; une fois revenu, il se sentait toujours en exil qu'il considérait comme une « grande salle d'attente inconfortable »¹⁰. Sans doute est-il un brin excessif de qualifier le rapport entre l'Allemagne et les exilés judéo-allemands de *non-lieu*, dans son acception juridique et spatiale à la fois, en d'autres termes d'espace évidé qui renverrait finalement l'exilé à soi, à sa solitude intrinsèque – isolement encore renforcé par l'attitude de la justice allemande, souvent trop clémentine envers d'anciens dirigeants nazis¹¹. De cette mise à distance, souvent critique, de la *Heimat* naît une *Heimatlosigkeit*, un déracinement constitutif de l'identité individuelle à l'âge moderne, où la vie à la périphérie peut aussi apparaître comme remède à la rupture difficile avec l'enfance.

L'Allemagne : un espace perdu ? La négation de l'identité allemande dans les récits des écrivains émigrés

- 6 Dans la littérature juive d'après-guerre, l'Allemagne, c'est tout d'abord une terre honnie, souillée à jamais, où le rescapé, incapable d'oublier, est partout confronté à son histoire. L'omniprésence du passé, les traces de la persécution, parfois même de la torture et de la déportation restent indélébiles, brûlées à vie dans la peau. Cette présence permanente, obsessionnelle du passé, composante essentielle de l'identité juive d'après-guerre, prive le survivant de tout sentiment de sécurité ; il ne peut s'affranchir d'une sensation de menace – flairant partout le passé sous les figures du présent –, sensation plus lourde encore à supporter avec l'âge qui dicte à certains l'impératif du témoignage. L'écrivain franco-allemand Georges-Arthur Goldschmidt écrivait qu'« il avait beau faire, l'Allemagne restait le pays de la réalisation des épouvantes de l'enfance. »¹² De cette angoisse omniprésente résulte une absence absolue de spontanéité envers les Allemands, une coexistence « anormale », saturée d'associations négatives. Longtemps après la guerre encore, les Juifs d'Allemagne, se considérant comme foncièrement isolés, ont du mal à se reconnaître dans ce pays, dans lequel le traumatisme initial gomme toute spontanéité et une sensibilité exacerbée pèse sur les relations sociales : « Le Troisième Reich était partout. Quand je faisais la queue chez le boucher, le samedi soir, attendant entre une sexagénaire postée devant moi et une femme âgée de cinquante-six ans, debout derrière moi, cela me prit tout d'un coup : qu'avez-vous fait à l'époque ? Crié Heil Hitler, cassé des vitres ? Dénoncé des gens ? Qui êtes vous ? »¹³ De nombreux témoins de l'après-guerre se décrivent comme « proches de l'abîme », leurs récits abondent de métaphores spatiales qui traduisent la crainte omniprésente d'être rattrapé par le passé dans un pays décrit comme zone d'angoisse, productrice de cauchemars. Depuis qu'il connaît l'existence des camps, l'écrivain Manès Sperber décrit sa rupture avec l'Allemagne comme irrémédiable, incurable, et, alors qu'il entretient une grande passion politique pour ce pays, maintiendra toute sa vie une grande distance. « Il n'y a pas de retour, car je ne saurais accorder l'oubli, ni admettre une consolation », répond-il à l'écrivain Hermann Kesten dans un questionnaire adressé à des intellectuels exilés d'Allemagne¹⁴. Jean Améry, né Hans Mayer à Vienne, écrivain et essayiste autrichien, émigré en Belgique, où il fut torturé puis déporté suite à son engagement dans la Résistance, écrit qu'il se sentait profondément mal à l'aise dans ce pays prospère ; le ressentiment vis-à-vis d'une Allemagne redevenue puissante, si peu portée sur l'introspection de ses crimes, l'accompagnait sa vie durant jusqu'à constituer le fondement même de son œuvre. Il choisit de ne plus parler l'allemand et s'attribua un pseudonyme français, autre manière de dire son extrême solitude qui ne saurait trouver aucune consolation¹⁵.
- 7 Mais plus insupportable encore que le passé était aux yeux des rescapés le cynisme du présent, la face cachée de la nouvelle République fédérale, truffée de hauts fonctionnaires, déjà en poste sous le IIIe Reich, et gouvernée par de nombreux ex-nazis. Infiltrées jusque dans les leviers les plus éminents de l'Etat, des figures comme Hans Filbiger, ministre-président du Bade-Wurtemberg jusqu'au chancelier Georg Kiesinger, dont l'implication dans le régime national-socialiste a été soulignée par la gifle administrée par Beate Klarsfeld¹⁶, inspiraient clairement le dégoût des survivants. En 1947, l'on comptait, dans certains secteurs du service public, plus de membres du parti

nazi que du temps du III^e Reich ; c'était l'ère des « blancs-seings » (« Persilscheine »), rendue possible par la « loi de l'article 131 », votée en 1951 et visant à réintégrer tous les serviteurs de l'Etat, qui en avaient été écartés suite à la dénazification. Considérée par tous les observateurs critiques comme une grâce générale, cette loi permit de rétablir quasiment l'ensemble de la fonction publique d'avant 1945 dans les rouages du nouvel Etat républicain. La RFA n'hésitait d'ailleurs pas à ressusciter une grande partie des anciennes élites dirigeantes, compromises jusque dans l'appareil d'extermination, élites qui restaient identiques avec celles du III^e Reich. Cette vaste entreprise de restauration entreprise par la RFA fut incarnée par Hans Globke, premier secrétaire d'Etat sous Konrad Adenauer et instigateur de la chancellerie allemande, qui avait été auparavant le commentateur des lois raciales de Nuremberg. Cette « grande paix conclue avec les bourreaux » restait pour le journaliste Ralph Giordano encore longtemps l'un des stigmates majeurs de la jeune RFA, qui, telle une tête de Janus, gardait l'une de ses faces irrésistiblement tournée vers le passé¹⁷. Il convient de préciser que ce « jeu de vabanque » d'anciens responsables nazis subitement métamorphosés en « démocrates » s'inscrivait aussi dans l'ère d'un anticommunisme véhément, transformant les ennemis de jadis en alliés fidèles. Tout au long des années 1950-1960, l'ensemble de la société allemande occultait entièrement sa coresponsabilité dans le passé et esquivait toute confrontation avec les crimes commis en son nom. Cet épais voile de silence était en même temps révélateur des traditions autoritaires et d'une certaine mentalité de soumission, qui n'avaient pas subitement disparu et continuaient souterrainement à irriguer le terreau du nouvel Etat, pourtant aux antipodes du III^e Reich. Les nombreux témoignages de survivants et/ou d'exilés revenant en Allemagne concordent dans le constat amer d'une ambiance malsaine d'après-guerre, faite de lâcheté, de refoulement et d'hypocrisie générale. Ce retour du « passé brun » culmina, de l'avis des témoins, dans la comédie des grands procès dirigées à l'encontre d'anciens nazis, qui débouchèrent, en plein contexte d'intégration de la RFA à l'OTAN, presque tous sur des peines minimales, des retraites anticipées ou pire encore sur l'acquittement des coupables. Pour tous les observateurs, cette impunité générale formait un contraste cruel avec les témoignages, insoutenables, apportés lors des procès.

- 8 Les communautés juives en Allemagne et les exilés judéo-allemands restés loin du pays enregistraient tous ces courants tels des séismographes, du moins jusqu'au mouvement étudiant de 1968 où de nouvelles formes de conscience politique commencèrent à émerger et les relations judéo-allemandes à évoluer. Pis encore que les innombrables scandales juridiques, révélateurs de la (non)-valeur que l'on attachait finalement au génocide juif, était certainement la rencontre, quotidienne, avec des Allemands, pour beaucoup encore contaminés par l'endoctrinement antisémite : celui-ci se traduisait dans l'après-guerre par la multiplication d'écrits néonazis, de profanations de cimetières et de nombreuses chicanes administratives notamment liées aux indemnisations des victimes du nazisme. Dans ce cas précis, des procédures interminables soumettaient souvent les ayants-droits à des examens médicaux humiliants, puis à des audiences publiques diffamantes, où la décision finale revenait aux juges, pour la plupart compromis par le passé. Considérée comme « aumône », la restitution, financièrement dérisoire, du patrimoine spolié pendant le III^e Reich était certainement le « piège le plus vicieux que les assassins d'hier ont conçu pour les victimes dans l'après-guerre »¹⁸. C'était une offense supplémentaire apportée à la souffrance et à la mémoire du peuple juif, dont le cynisme se reflétait dans le terme générique de « réparations » (« Wiedergutmachung »¹⁹), là où rien ne pouvait plus jamais être réparé. L'attitude des Allemands dans leur ensemble était

d'ailleurs toujours décrite comme agressive, impolie (surtout celle des Berlinoises !) et un brin brutale, attitude que les exilés comparaient toujours aux mœurs plus policées des Britanniques ou des Français. L'absence totale d'empathie, le silence fait sur les crimes et l'incorrigibilité d'une société pourtant taraudée par la mauvaise conscience avait également heurté Hannah Arendt lors de sa première visite de l'Allemagne d'après-guerre en 1950 ; dans son essai éponyme, elle déplore l'indifférence générale et l'absence de deuil d'une société totalement apathique face à la vision, pourtant apocalyptique, de villes détruites et de paysages ravagés. Refusant obstinément d'assumer leur passé, les Allemands adoptaient même une attitude complaisante face aux champs de ruines, qui leur permirent de valoriser leurs propres pertes et souffrances²⁰. Le rémigrant Alfred Kantorowicz dira peu avant sa mort : « J'avais une confiance aveugle dans les Allemands, je me sentais inébranlablement appartenir à ce peuple. Souvent je me remémorai pendant ces années la citation de Hölderlin, disant dans *Hyperion* : « Ainsi je vins parmi les Allemands. Je n'exigeai point et m'attendais à en trouver encore moins. Je venais, tout humble, tel Œdipe, aveugle, devant les portes d'Athènes – l'humilité m'est désormais passée. »²¹

- 9 La dureté obscure, la violence invisible de cette société prenait littéralement ses visiteurs et observateurs à la gorge ; une sensation quasiment épidermique de malaise, d'oppression et d'angoisse envahissait chacun des émigrants revenus en Allemagne. La redécouverte de l'allemand, après de longues années de séparation de la langue maternelle, se confondait pour les revenants avec l'angoisse et la peur ; pour les exilés en France, c'était une langue maudite, criminelle, anéantie par la langue nazie, le LTI (*lingua tertii imperii*, la langue du III^e Reich) qui rappelait la honte de l'Occupation, ainsi pour Georges-Arthur Goldschmidt : « Cet allemand-là, froid, sec, graniteux, coupait tout, décapitait, glaçait, figeait, c'était comme si le régime nazi avait ingurgité, phagocyté la langue et s'en servait pour cimenter les esprits. »²²
- 10 La grande majorité des exilés qui revinrent en Allemagne, temporairement, parfois même pour toujours, continuaient à se dire « étrangers » dans un pays qui leur semblait plus éloigné encore depuis qu'ils le jugeaient à l'aune de leur propre distance culturelle, acquise en exil. Un sentiment permanent de non-appartenance et d'étrangeté faisait d'eux des « heimatlos », des « sans-patrie », dont les valises restaient faites pour pouvoir s'échapper à tout moment de cette mésalliance judéo-allemande de l'après-guerre. Face à la quiétude d'une Allemagne économiquement florissante et l'arrogance retrouvée de nombreux Allemands, les Juifs d'Allemagne se disaient longtemps encore inquiets, en errance, à la recherche d'une tradition irrémédiablement rompue. S'ils revenaient après de longues années passées en exil, c'était souvent pour revoir « leur » ville, à laquelle beaucoup restaient ardemment attachés, comme c'était le cas de Berlin pour Ossip K. Flechtheim et Vicky Baum, où ils retrouvaient, même dans les ruines, une forme d'enracinement et de reconnaissance.

La réappropriation de l'espace : le récit du retour en Allemagne

- 11 Le retour définitif en Allemagne, la rémigration, signifiait pour une proportion infime d'exilés judéo-allemands le rêve d'une renaissance, d'un nouveau départ après les années d'errance, d'humiliation et de précarité vécues en exil. Mettre un terme à ce « syndrome d'émigrant », c'était aussi la perspective de reparler sa langue maternelle, de renouer

avec une Allemagne weimarienne restée si chère, si vive dans la mémoire des émigrants et enfin l'espoir de faire revivre sa tradition judéo-allemande. Quoique privés de leur nationalité allemande depuis 1941, de nombreux émigrants, vivant très appauvris à l'étranger, gardaient le « regard tourné vers l'Allemagne », se sentaient toujours et malgré tout, « allemands », d'autant qu'ils s'identifiaient majoritairement avec la lutte contre Hitler²³. Le destin individuel était bien évidemment décisif dans le choix, extrêmement difficile, du retour ; les rares émigrants rentrés « au pays » ne réussirent d'ailleurs pas à se libérer du traumatisme de la persécution et culpabilisaient d'être revenus dans ce pays frappé d'illégitimité. La découverte de toute l'ampleur de Shoah dissuada d'ailleurs la plupart des émigrants d'un éventuel retour, inimaginable dans le pays du « Hourban ». Une fois revenus, les rémigrants se dirent enfin abasourdis face à l'ampleur des destructions, à la découverte des villes rasées et maisons bombardées, à la pénurie de logements et enfin à l'égoïsme quotidien d'une société affamée. Entre la haine des Allemands et l'amour du pays natal, le projet du retour était de ce fait d'emblée ambivalent, et concernait bien davantage une ville en particulier. Ces lieux chargés de mémoire, perçus comme de véritables « mnémotopes »²⁴, rattrapaient et ancrèrent le souvenir des émigrants, surtout à Berlin, où la porte de Brandebourg était le lieu le plus évocateur des destructions. Cet attachement à l'espace urbain révèle à quel point la mémoire des émigrants s'incarnait avant tout dans des lieux qui jouaient un rôle fondamental dans la reconstruction mnémotopique du vécu ; des ruines de cette ville pouvait aussi émaner une fascination tout à fait particulière, reflétant quelque part les fractures de leurs propres parcours²⁵.

- 12 Seule une minorité d'exilés judéo-allemands, entre 12.000 et 15.000 personnes (de 4 à 5%), opta pour le retour en Allemagne. Pour une grande majorité d'entre eux, ce retour au pays était essentiellement motivé par des raisons politiques²⁶. Souvent persuadés de représenter la « meilleure Allemagne », de nombreux rémigrants espéraient alors pouvoir participer à la reconstruction politique du pays. Le renouveau politique en RDA était d'ailleurs grandement lié au retour des émigrants, majoritairement revenus dès 1946 à Berlin-Est, où ces anciens persécutés du fascisme allaient par la suite constituer une nouvelle contre-élite²⁷. Forts de la conviction d'incarner le combat antifasciste, combat concrètement mené pour certains dans la Résistance française – et mythe fondateur même de la RDA –, ils y formaient une minorité (environ 3.500 personnes) qui jouait pourtant un rôle politique majeur, sans pour autant assumer leur identité juive. Mais au cours de la stalinisation du SED à partir de 1950, de nombreux rémigrants « occidentaux » d'origine juive, soupçonnés d'être des espions à la solde des Américains, furent victimes de purges et d'exclusions du parti. Une véritable chasse fut ouverte à l'égard des exilés revenus de Suisse et de France, suspects de « cosmopolitisme », chasse qui confinait au délire antisémite lorsque des membres de la communauté juive est-berlinoise, accusés de sympathies pour le mouvement sioniste, furent placés sous haute surveillance et de nombreux rémigrants, tels Leo Bauer, Lex Ende, Rudolf Feistmann et Bruno Goldhammer arrêtés²⁸. D'autres furent soumis à de rudes interrogatoires, tels les frères Wieland Herzfelde et John Heartfield, à qui l'on intenta de véritables « procès en sorcellerie ». Les procès « Slansky » en Tchécoslovaquie, l'arrestation de responsables de la communauté juive tel Julius Meyer, la mise à l'écart de communistes aussi convaincus qu'Arnold Zweig et Gerhart Eisler eurent finalement raison de nombreux responsables communautaires qui avaient quitté le pays à la mort de Staline. Longtemps exilé en France, Alfred Kantorowicz, revenu des Etats Unis à la fin de 1946, s'établit à Berlin Est, où il fonda la

revue « Est et Ouest », destinée à former une plateforme de dialogue intellectuel par-delà les frontières. Mais comme tant d'autres, Kantorowicz, opposé à la stalinisation du pays à partir des années 1950, fuit la RDA en 1957 pour s'établir en Allemagne de l'Ouest. Son parcours semble alors emblématique du désenchantement, né au contact de l'appareil de surveillance de la RDA, commun à nombre de ces rémigrants pourtant convaincus du sens de leur retour, perçu comme une victoire sur le fascisme, et de leur mission de contribuer à l'édification d'une société humaniste en Allemagne. Mais que ce soit à l'Ouest ou à l'Est, ils étaient également nombreux à se sentir rejetés par la société allemande, qui ne s'ouvrit nullement à leurs souffrances, et acculés à une solitude implacable. La biographie de Peter Gingold (et de son épouse ETTY), exilé en France avec ses parents, puis engagé dans la Résistance communiste, enfin revenu en 1945 parmi les premiers Juifs à Francfort, sa ville natale, semble révélatrice des nombreuses discriminations, ouvertes ou cachées, qui attendaient les rémigrants. Membre fondateur de l'Association des victimes du nazisme (*Vereinigung für Verfolgte des Nationalsozialismus*), il participait activement à la vie du parti communiste allemand où il assurait la liaison avec le PC français. Mais comme tant d'autres, il souffrait du silence pesant sur la catastrophe et de l'incommunicabilité de ses souffrances (Peter Gingold avait été torturé par la Gestapo à Paris, mais avait par miracle échappé à ses tortionnaires). Son chemin personnel et familial était d'ailleurs émaillé de difficultés : il fut déchu de sa nationalité allemande en 1956 en raison de son engagement communiste, et les autorités allemandes refusèrent longtemps d'établir des passeports à toute la famille Gingold suspecte d'être « opposée à l'ordre constitutionnel libéral et démocratique »²⁹.

- 13 Puis, tout au long des années 1950 et 1960, s'engagea une deuxième vague de rémigration, qui s'ouvrit à des artistes, écrivains et scientifiques, souvent revenus pour des raisons professionnelles et majoritairement établis dans les grandes villes ouest-allemandes, Berlin, Hambourg et Cologne en tête. Considérés comme « sojourners », travaillant et vivant dans plusieurs pays, ces rémigrants étaient souvent actifs à l'international, par exemple comme professeurs invités (comme le germaniste Stéphane Mosès, qui ne se sentit jamais vraiment à l'aise en Allemagne³⁰) ou avocats d'un grand cabinet international³¹. Si aucun appel officiel ne fut lancé en direction des émigrants, les exhortant à revenir dans leur ensemble, de nombreuses demandes furent cependant formulées individuellement³². Ainsi l'université de Francfort demanda-t-elle aux sociologues Max Horkheimer et Theodor W. Adorno de revenir de leur exil new-yorkais afin de réinvestir leurs postes de chercheurs. Le retour triomphal en 1950 de la *New School of Social Research*, devenue ensuite l'École de Francfort (« Institut pour la recherche en sciences sociales ») constituait un exemple particulièrement réussi de renouveau, officiellement consacré lorsque l'université Wolfgang Goethe de Francfort nomma Max Horkheimer au poste de recteur d'université en 1951. Mais ce transfert transatlantique de l'école de sociologie resta une exception, la plupart des émigrants juifs n'ayant plus de contacts, ni de réseaux professionnels en Allemagne. L'on constata également un phénomène de retour chez les personnes âgées souhaitant passer leurs dernières années en Allemagne, parfois aussi encouragées par la promesse des autorités allemandes de verser des indemnités aux victimes du nazisme ; depuis 1956, la RFA avait en effet promis à tout rémigrant une « aide d'urgence » à hauteur de 6000 DM. C'est à ce moment que s'engagea cependant un véritable bras de fer avec la bureaucratie allemande : confrontés à de véritables « enquêtes » sur leur vie antérieure, les rémigrants n'obtinrent pas toujours les visas nécessaires pour le retour et durent se soumettre à de longues procédures pour recouvrer la nationalité allemande. Outrés par la lenteur et la mauvaise

volonté des bureaucrates allemands qui traînaient les dossiers en longueur, les exilés se virent ensuite confrontés à des procédures très longues et compliquées pour obtenir des indemnisations et/ou des restitutions, lesquelles ne couvraient souvent qu'une valeur infime des biens spoliés. L'attente était souvent interminable avant de toucher ces sommes et la plupart des rémigrants étaient d'ailleurs trop âgés ou trop malades pour pouvoir se lancer dans des procédures aussi lentes. Face aux chicanes multiples, aux retards administratifs et aux examens humiliants, en un mot face à la mauvaise volonté des autorités allemandes – n'assumant la responsabilité des crimes passés qu'à contre cœur – plus d'un rémigrant se découragea, refit ses valises et repartit. Quinze ans après la fin de la guerre, la plupart des demandes d'indemnisations restaient encore en suspens et le versement des sommes s'avérait extrêmement compliqué. Les déceptions se reflétaient dans le « Mensch-ärgere-dich-nicht-Spiel », paru dans la *Jüdische Illustrierten* en 1951³³ qui pointait les innombrables obstacles guettant sur le chemin des « réparations ». Cette insensibilité des autorités allemandes rajouta encore à l'amertume et au ressentiment face à une Allemagne qui avait finalement peu changé.

- 14 S'identifiant avec le combat contre Hitler, convaincus de représenter « l'autre Allemagne », de nombreux émigrants revenaient également au côté des vainqueurs, partageant parfois même leurs uniformes, ainsi les écrivains Klaus Mann, Georg Stefan Troller ou Hans Habe, promus au grade d'officiers dans l'armée américaine. C'était le cas de Manès Sperber, né en Galicie orientale et exilé communiste en France, qu'André Malraux envoie, malgré ses appréhensions en Allemagne, où il fonde en 1946 la revue *Die Umschau*, vaste plateforme intellectuelle et vitrine de la jeune littérature française³⁴. Recrutés pour des services culturels, de traduction et d'interprétariat en raison de leur connaissance de la langue allemande, ces rémigrants incarnaient la mauvaise conscience des Allemands, suspectant d'ailleurs les représentants de « l'émigration intérieure » de s'être arrangés avec le régime. Un fossé infranchissable s'ouvrit dès lors entre rémigrants et Allemands, qui, eux, reprochaient aux premiers d'avoir « abandonné » la patrie et d'ignorer « l'enfer » des bombardements et des destructions, en un mot, d'avoir regardé le malheur allemand « des loges et parterres de l'étranger », ainsi l'écrivain Walter von Molo dans sa célèbre réponse à Thomas Mann³⁵. Le refoulement de toute coresponsabilité dans le IIIe Reich renforça les ressentiments vis-à-vis des rémigrants, perçus comme privilégiés et incapables de comprendre la situation allemande, et rendait le « nouveau départ » tant souhaité encore plus aléatoire, voire impossible³⁶.
- 15 La trajectoire de l'écrivain et médecin Alfred Döblin, grand chantre du Berlin des années vingt, semble condenser en elle seule ces innombrables malentendus nés de la rencontre entre exilés et Allemands dans l'après-guerre. Après sept années d'exil passées en France, Döblin émigra avec sa famille aux Etats Unis en 1940. Malgré ses hésitations initiales, il accepta en 1945 la proposition offerte par les autorités françaises de travailler comme chargé de mission culturel pour l'armée d'occupation française à Baden-Baden. Après des années d'isolement enduré en Californie, cette nouvelle opportunité professionnelle lui permit de retrouver enfin l'Europe et de panser ses blessures en contribuant activement à la reconstruction de l'Allemagne³⁷. Bouleversé par l'image d'un pays désertique à son retour le 9 septembre 1945, il décrit pourtant son effroi face à ces paysages dévastés, ces villes bombardées et brûlées, cette vision de rues partout remplies de cadavres et de survivants se tassant sous les ponts, dans les caves et dans des baraquements. Assailli par l'impression d'une infinie désolation et tristesse, il retrace dans ses *Mémoires* ces paysages qui rappellent l'anéantissement de Pompéi, où se lit partout l'horreur des douze années

passées. Dès le passage de frontière, pénible, Döblin, profondément amer, fut atterré par ce pays méconnaissable, reflet de sa propre métamorphose, où une société impénitente dresse comme un mur invisible entre elle et lui, le rémigrant : « Quand je revenais, je n'étais pas revenu. Tu n'es plus celui qui était parti, et tu ne retrouves plus ta demeure que tu avais quittée. Cela, tu ne le sais pas, quand tu pars »³⁸. Les retrouvailles furent déchirantes avec Berlin, devenue le centre névralgique de ce « bal de sorcières », dont il peina à deviner les contours d'antan : « Plus tard j'arrivai sur le *Kurfürstendamm*. Cela avait été une large avenue plantée d'arbres, un boulevard qui s'étirait jusqu'à *Halensee*, bordé d'immeubles somptueux, de cinémas et de brasseries. Et maintenant ? La richesse en fut chassée (...). Le trottoir est partout éclaté, la pression des bombes a déplacé les carreaux. L'on aperçoit une tour dominée par une pointe ronde et noire. Cette ruine est la *Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche*, totalement carbonisée, une épave complètement trouée. Le *Romanische Café* est ouvert, l'on peut y entrer si l'on veut ; il s'ouvre entièrement vers l'extérieur. De la rue, l'on aperçoit les salles du fond, le premier étage. Et là, il y avait un cinéma. Je ne retrouve plus sa place ; il montrait la Première d'un film adapté de mon « *Alexanderplatz* »³⁹. La mémoire de la ville engloutie l'accompagnait partout, lui renvoyait sa propre image, celle d'un écrivain oublié d'une période révolue de l'histoire. Un sentiment d'abandon et de trahison le submergea, une fois retrouvé la *Alexanderplatz*, en ruine : c'est ici, sur ce lieu fondateur de son œuvre, qu'il réalisa sa perte définitive, sa *Heimatlosigkeit*, son absence de patrie irrévocable. Cofondateur de l'Académie des sciences et de la littérature de Mayence en 1949, animateur d'émissions à la radio allemande, ses premières années en Allemagne furent pourtant imprégnées d'une grande fertilité intellectuelle : Döblin réalisa pour le compte des autorités françaises un vaste travail éditorial et publia la revue mensuelle *Das goldene Tor*, rendez-vous entre la littérature d'exil (avec des textes de Berthold Brecht, Lion Feuchtwanger, Hermann Kesten, Annette Kolb, Heinrich Mann, Ludwig Marcuse) et la littérature française, passant de Paul Valéry à Jean Cocteau. Héritière de la grande tradition littéraire allemande, cette revue voulait créer des ponts, des passerelles entre ces deux pays, et assurer une continuité intellectuelle à l'esprit de Weimar, dont Döblin était indubitablement devenu une figure de proue⁴⁰. Mais l'écrivain engagé était aussi officier français et souffrait de son isolement croissant, renforcé par son appartenance, toute visuelle, à l'armée française – Döblin portait en permanence, même à des soirées littéraires, l'uniforme français –, laquelle contribua encore plus à incompréhension et à l'aliénation du personnage. Profondément déçu par les Allemands, qu'il avait cru transitoirement assiégés par les criminels nazis, il devait se heurter à des esprits apathiques face à la déchéance de leur pays et indifférents face à la souffrance des autres. A cette trajectoire intellectuelle fondamentalement divergente s'ajoutait également une rupture générationnelle ; aussi la conversion au catholicisme de Döblin resta-t-elle complètement incomprise par ses pairs allemands. Réfractaire à toute leçon de morale, l'esprit nazi s'était taillé bien plus profondément dans l'ossature de ce pays que Döblin n'aurait pu le deviner dans son exil californien.

- 16 Pour lui, les Allemands s'étaient réfugiés dans un état de léthargie intellectuelle, dont le provincialisme, le matérialisme et l'hostilité à l'égard des émigrés n'étaient que les signaux trop visibles. Dans ce contexte, Döblin était perçu comme donneur de leçons et moralisateur, un *praeceptor Germaniae* que personne n'avait vraiment souhaité. L'irrecevabilité de son œuvre d'après 1945 soulignait une fois de plus que la tradition culturelle de Weimar était irrémédiablement rompue et que Döblin n'avait définitivement plus sa place dans ce pays⁴¹. Pour Manès Sperber, « il incarnerait désormais un type particulier de "l'homme sur le pont" : le type de Juif allemand qui a perdu sa patrie et qui,

de retour chez lui, ne peut ni ne veut la retrouver et en même temps brûle du désir d'être retrouvé par elle. (...) au moment où je le revis dans les ruines du Troisième Reich, Döblin apparaissait comme la préfiguration de beaucoup de nos contemporains qui, sous l'uniforme américain, anglais, français ou en civil, voyagèrent à travers l'Allemagne, cherchant à y découvrir la patrie, généralement en vain. Au lieu de cela, ils apprenaient qu'il existe un amour malheureux aussi incurable que la plus cruelle maladie : l'amour du pays dont on a été rejeté. »⁴² Très malade, atteint de Parkinson, il décida de repartir à Paris en 1953 où il rejoignit son épouse Erna laquelle put acquérir un appartement situé boulevard Grenelle dans le 15^e arrondissement, grâce aux indemnités françaises accordées aux victimes du nazisme. Sa propre requête auprès des autorités allemandes pour obtenir une restitution de ses biens spoliés n'a jamais obtenu satisfaction ; la longue et fastidieuse correspondance menée à ce sujet se prolongea au-delà de sa mort, et allait encore tracasser ses fils. Il fallut l'intervention de son ami, le président fédéral, Theodor Heuss *himself*, pour qu'il puisse enfin toucher une maigre retraite à peine suffisante pour vivre, comme il l'écrit, à Heuss, sur un ton résigné : « Il y a sept ans je vous écrivais et vous annonçais mon retour en Allemagne. C'était une lettre rédigée trop rapidement. Ce n'était pas un retour, mais une visite prolongée. Après ces sept années passées en Allemagne, au moment où je laisse derrière moi mon domicile, je ne peux que constater : c'était une visite instructive, mais je suis superflu dans ce pays, et je constate, absolument certain : L'esprit qui habite en mon sein reste impuissant⁴³ ». Une fois revenu en Allemagne, l'émigrant Döblin était resté un marginal, en exil perpétuel dans son pays natal, donnant chair à cette formule de Heinrich Mann « une fois émigrant, toujours émigrant ». Il passa ses trois dernières années dans des sanatoriums allemands et mourut en 1957 à Emmendingen, en forêt noire. Enterré à Housseras, dans les Vosges, à côté de son fils Wolfgang, qui s'était suicidé le 21 juin 1940 pour ne pas tomber dans les mains des envahisseurs allemands, Döblin avait souhaité ne pas être inhumé en Allemagne de peur que sa tombe ne fût profanée par les Allemands.

- 17 A l'image de Döblin, de nombreux écrivains furent désemparés par le rejet des exilés – rejet qui culminait dans la personne de Thomas Mann, symbole même de « l'autre Allemagne » – et reprirent les chemins de l'exil, ainsi Theodor Plievier, Fritz von Unruh et Carl Zuckmayer. Dégoûtés par l'impénitence de la société allemande et son ambiance de restauration, ces intellectuels rentrés au pays étaient souvent considérés comme moralisateurs indésirables (« lästige Mahner »), aussi pour des raisons antisémites, voilées dans l'après-guerre par les nombreuses initiatives « philosémites » prêchant la réconciliation toute œcuménique entre les religions. Au contact avec son impitoyable appareil bureaucratique et juridique, la plupart des rémigrants perdirent définitivement toute foi en leur *Heimat* allemande, devenue une terre étrangère, trop imprégnée encore de la posture anti-intellectuelle du temps du III^e Reich. Beaucoup dirent leur sentiment d'aliénation dans un pays sourd à leurs souffrances, pays qui leur donnait l'impression de vivre derrière une épaisse « vitre intérieure »⁴⁴. Face à l'ignorance et au mépris des Allemands, les émigrants se perçurent alors comme nomades et baroudeurs entre les pays, tiraillés entre l'émigration et la *Heimat*. Mais cette marginalité intrinsèque fit d'eux aussi des observateurs, des ethnographes particulièrement lucides de la société allemande de l'après-guerre⁴⁵. La plupart évitaient alors le retour concret et préféraient retrouver l'Allemagne dans leur imaginaire. Carl Zuckmayer disait que « le départ pour l'exil est « the journey of no return ». Il peut revenir dans son pays et sur ses lieux d'enfance, renouer avec sa langue. Mais il ne rentrera jamais *chez lui*. »⁴⁶

L'espace symbolique et son écriture

18 Rien n'y fit : l'attachement, existentiel, à la langue allemande et plus largement à l'Allemagne comme *Heimat* culturelle subsistait chez tous les écrivains exilés. Kantorowicz disait encore en 1968 à Paris qu'il gardait, pendant toutes les années de l'exil, le visage tourné vers l'Allemagne. Pour sa part, l'écrivaine Vicky Baum, très populaire sous la république de Weimar, resta foncièrement attachée à sa *Heimat*, surtout au Berlin avant-gardiste, frétilant et électrique des années vingt⁴⁷. Le poète et écrivain Hermann Kesten, exilé en France, constata, résigné : « L'exilé est un revenant que l'on empêche de rentrer (« ein verhinderter Heimkehrer »). Jamais auparavant, les poètes allemands et autrichiens ne parlèrent autant de l'Allemagne et de l'Autriche que pendant l'exil. Mais quand la guerre fut finie, de nombreux écrivains ne voulurent plus rentrer, comme si le retour au pays allait les mener vers un nouvel exil, plus obscur encore. Pourtant, la majeure partie d'entre eux ne devinrent pas des exilés retardataires ou des émigrés définitifs. Ils s'accrochaient à la langue allemande comme à une maison et ne détournaient jamais le regard de l'Allemagne et de l'Autriche, comme s'il n'y avait qu'une seule fenêtre, tournant le regard vers ce ou vers l'autre pays. »⁴⁸ Cette omniprésence de la *Heimat*, tant intellectuelle que géographique dans les récits, souvenirs, témoignages et analyses des émigrants judéo-allemands fit d'eux souvent des « experts de l'Allemagne », fins connaisseurs de l'histoire du national-socialisme jusqu'à l'Allemagne contemporaine. Il est intéressant de noter qu'un grand nombre d'émigrants, souvent aussi leurs enfants, exercèrent en France des métiers littéraires – germaniste, enseignant, traducteur, écrivain, journaliste, historien – directement liés à l'Allemagne. Tel Heinz Abosch, journaliste franco-allemand, correspondant allemand de grands journaux comme *Die Zeit* ou *Neue Zürcher Zeitung*, revenu vivre à Düsseldorf en 1960, qui proposa de nombreuses analyses de l'Allemagne destinées à « démystifier » ce pays⁴⁹. Pendant et après la guerre, de nombreux émigrants irriguèrent également, souvent de manière originale, le champ de la germanistique française, et participèrent ainsi activement au renouveau de la discipline dans l'après-guerre, laquelle se ressourça dans cet éclairage novateur porté sur l'Allemagne⁵⁰. Mais au-delà de ce cénacle érudit, de nombreux émigrants, et souvent aussi leurs enfants, travaillèrent dans des domaines aussi divers que l'édition, l'enseignement scolaire, la presse, les médias et les librairies allemandes en France, où ils participèrent activement à de nouvelles formes de médiation culturelle entre les deux pays. L'histoire du rapprochement franco-allemand, opéré par ces précurseurs de l'unification européenne, reste certainement encore à écrire ; il est en tout cas incontestable que les grandes figures symboliques du couple franco-allemand, tels Alfred Grosser, Joseph Rovin, Georges Sandoz ou Daniel Cohn-Bendit, sont toutes issues de l'émigration judéo-allemande en France. Malgré la grande variété de leurs trajectoires, celles-ci reflètent toutes des liens complexes et intimes tissés entre ces deux pays : comme dans un jeu magnétique, où des pôles opposés s'aimantent et se repoussent, la *Heimat* allemande semblait précisément être mise à distance à partir de la France, qui, elle, devenait poste d'observation, tour défensive et sentinelle à la fois et permettait aux exilés de mieux apprivoiser leur mémoire et de se réapproprier la langue allemande. De proche ou de loin, ce regard, presque photographique, souvent radioscopique, porté sur leur pays natal semblait alors créer de nouvelles passerelles entre l'Allemagne et la France jusqu'à produire des affinités électives entre deux sensibilités culturelles bien différentes.

- 19 Dès lors, ce rapport extrêmement ambigu à la culture allemande, et en creux l'attachement à la France, devint source d'inspiration pour de nombreux écrivains et penseurs judéo-allemands, qui continuaient, pour certains, à écrire en langue allemande en France : ainsi l'écrivain Manès Sperber et le poète Paul Celan, ces grands représentants de la littérature allemande, qui participèrent à la diffusion littéraire dans les deux pays et devinrent, à des degrés divers, ses plus grands passeurs culturels. Dans cette optique, l'une des premières grandes figures littéraires franco-allemandes fut certainement Manès Sperber qui entra en 1948 chez Calmann-Lévy, où il dirigea une collection rassemblant les traductions des plus grands auteurs allemands⁵¹. Doté d'une aura exceptionnelle et d'une forte présence médiatique des deux côtés du Rhin, cet intellectuel, éditeur et auteur d'une importante œuvre romanesque, écrivit toute sa vie en allemand. Membre du Congrès pour la liberté de la culture et animateur d'émissions à la radio, Sperber se disait toujours lié à l'Allemagne, « un écrivain lié à la culture allemande dans une douloureuse indissociabilité »⁵², même s'il lui fallut des années pour renouer avec ce pays après la guerre. Il fut l'une des grandes voix transnationales et européennes, particulièrement appréciée outre-Rhin, aussi parce qu'il rejetait avec véhémence la thèse de la « culpabilité collective », surtout celle des générations d'après 1945, arguant que « nous avons appris à détester Titus, mais pas les Romains. »⁵³ Profondément intégré en France, il n'a cessé de s'intéresser à l'Allemagne. Mais ce pas de deux étrange avec la culture allemande s'exprimait *en France*, via la langue allemande : cette navigation entre les pays et les langues, ces passages entre les cultures nés d'un déracinement intrinsèque, était certainement l'idée fondatrice de son œuvre⁵⁴.
- 20 L'un des plus grands représentants lyriques des Juifs germanophones en France, « le plus grand poète français de langue allemande » d'après l'hommage funèbre du germaniste Claude David, reste incontestablement le poète Paul Celan. Né en 1920 à Czernowitz en Roumanie, survivant de l'holocauste (ses deux parents Leo et Fritzi Antschel furent déportés), Paul Celan vécut à Paris à partir de 1948 et fut Lecteur d'allemand à l'ENS à partir de 1959. Alors qu'il écrivit tous ses poèmes en allemand, dont la *Todesfuge*, grande métaphore lyrique de la Shoah⁵⁵, l'Allemagne resta pour lui un pays étrange et étranger toute sa vie durant ; sa patrie fut la capitale française. Dans une lettre à sa future femme Gisèle du 21 mai 1952 il écrit : « Aujourd'hui je ressens à quel point ce pays m'est étranger. Etranger malgré la langue, malgré un tas de choses. Je ne saurai vivre qu'à vos côtés, chez vous, dans votre pays, à Paris. »⁵⁶ La mise à distance du pays de sa langue maternelle était existentielle pour ce poète, qui resta pourtant toute sa vie attaché à sa *Heimat* : « je suis toujours près...de mon méridien » disait-il dans une autre lettre⁵⁷. Contrastant avec la France, cette vieille patrie républicaine, l'Allemagne était considérée par lui comme zone d'angoisse et, malgré des voyages fréquents, il lui était insupportable d'y demeurer longtemps. Paris figurait souvent au centre de ses poésies, et des références aux poètes français émaillaient toute son œuvre. D'une finesse remarquable, ses innombrables traductions – de Rimbaud, Apollinaire, Char, Bazaine et Valéry – firent incontestablement de Celan l'un des grands médiateurs de la littérature française dans les pays de langue allemande. A partir de 1955, ses recueils de poésie, couronnés par de prestigieux prix littéraires, concoururent également à sa renommée. Néanmoins, la tension fondatrice de son œuvre, entre germanité et judaïté, née du dilemme poétique que posa sa langue maternelle, aussi « langue des assassins », traduisait en même temps à quel point le traumatisme initial, accentué par le vécu du déracinement, en fit « un

marcheur dans l'obscurité » dont la solitude et la marginalité le fragilisèrent progressivement jusqu'à son suicide en avril 1970⁵⁸.

- 21 A l'instar des grandes figures franco-allemandes de la germanistique française comme Félix Kreissler, social-démocrate autrichien, engagé dans la résistance française, arrêté, torturé et déporté à Buchenwald, qui développa à l'université de Rouen les études autrichiennes et fonda la revue *Austriaca*⁵⁹, de nombreux enseignants et chercheurs issus de l'émigration judéo-allemande portèrent tous un regard diagonal, d'une culture à l'autre, et devinrent à ce titre des passeurs culturels privilégiés, des médiateurs franco-allemands avant l'heure. Des germanistes et traducteurs comme l'Autrichien Richard Thieberger, auteur d'édition bilingues (« La mort de Danton » de Büchner), qui dirigea à l'université de Nice l'institut d'études allemandes et autrichiennes⁶⁰, ont tous, à des degrés divers, participé à la diffusion intellectuelle dans les deux pays. Parmi eux, ce fut le germaniste Stéphane Mosès qui érigea la tradition judéo-allemande en vecteur de rapprochement, voire même en transfert judéo-franco-allemand particulièrement fécond⁶¹. Né à Berlin en 1931, ce spécialiste de philosophie et de littérature judéo-allemande a initié en France la découverte des grands auteurs judéo-allemands du 20^e siècle, Walther Benjamin, Gershom Scholem et Franz Rosenzweig en tête. A travers l'œuvre majeure de Rosenzweig, *L'Etoile de la rédemption*⁶², Mosès mit en exergue les liens entre différentes traditions, entre judaïsme, culture allemande et modernité. Pour Mosès, la culture judéo-allemande constitue fondamentalement un pivot pour comprendre la culture européenne, elle-même ébranlée par la crise de la modernité⁶³. A la nouvelle vision, discontinuée et déchirée de l'histoire, les grands penseurs judéo-allemands du XX^e siècle opposent celle d'une utopie messianique – à travers la notion de rédemption – incarnée par l'ange de l'histoire⁶⁴. Même si les fils de la tradition sont rompus, « la tradition juive peut apporter une réponse à la crise de la modernité, voire même penser le monde après Auschwitz »⁶⁵. En cela, la culture judéo-allemande peut également transmettre une dynamique culturelle, portée par les voix de Celan ou de Benjamin, et rapprocher la pensée juive, la littérature allemande et la philosophie française.
- 22 S'il y a un domaine où s'exerce la médiation culturelle par excellence, c'est bien celui de la traduction, ce mouvement de va et vient entre langue maternelle et langue assimilée, qu'exercent de nombreux exilés judéo-allemands. Ces passages, via la traduction, entre les langues et les cultures, sont au cœur de l'œuvre romanesque de Georges-Arthur Goldschmidt, autre grand traducteur d'origine judéo-allemande, qui s'interroge sur l'essence et les particularités irréductibles des langues. Né en 1928 à Reinbek près de Hambourg, Goldschmidt revient sans cesse, dans son importante œuvre romanesque, sur son enfance protégée dans une famille aisée appartenant à la grande bourgeoisie juive, convertie au protestantisme au 19^e siècle. Alors que son père fut déporté à Theresienstadt en 1942, où il devint le pasteur des juifs-protestants déportés, Georges-Arthur et son frère furent envoyés en France en 1939 et placés dans un pensionnat catholique en Haute Savoie. Malgré les châtements corporels répétés dont il y faisait l'objet, il fut sauvé par la directrice des griffes de la Gestapo, puis caché chez des agriculteurs, auxquels il témoigna, tout au long de sa vie, une reconnaissance infinie. Encore jeune, il assimile le français comme langue de sauvetage et de protection alors que sa langue maternelle, perçue comme langue des bourreaux, lui rappelle toutes les hypothèques du passé, sa germanité, sa judaïté, sa condition d'orphelin superflu et de « resquilleur du destin »⁶⁶. Enseignant d'allemand, il devint un traducteur extrêmement prolifique, de Nietzsche, Kafka, Peter Handke, Georg Büchner, Adalbert Stifter et auteur d'une importante œuvre

romanesque, couronnée par de prestigieux prix. L'oscillation permanente, les passages entre ces deux langues et deux sensibilités sont absolument centrales dans l'œuvre de Goldschmidt. L'articulation de ces deux identités française et allemande, qui se conjuguent en lui, tient tout d'abord à son attachement, sa nostalgie pour une certaine Allemagne, « allègre, vive, humaine, pleine de scepticisme, celle de Hans Fallada ou celle d'Erich Kästner. »⁶⁷ Malgré son profond traumatisme à l'égard de sa *Heimat*, il reste « fourré dans ce pays » où il lui est impossible de vivre ; il garde pourtant un amour profond de son pays natal, qui lui revient toujours comme cette langue qui était « la sienne aux profondeurs de lui-même »⁶⁸. En même temps, il a composé l'ensemble de son œuvre romanesque en langue française, langue qui lui a inversement permis d'aborder l'écriture en allemand. Cette extériorité, cette étrangeté par rapport à son objet d'écriture était en même temps pour Goldschmidt la condition pour appréhender l'allemand et pour apprivoiser la mémoire. A plusieurs reprises, Goldschmidt souligne à quel point la langue française lui a servi comme intermédiaire pour apaiser la relation tourmentée à la langue maternelle⁶⁹. Cet entrecroisement de langues et d'identités forme en même temps un *espace*, trans- et supranational, qui est aussi condition de liberté pour le traducteur et l'écrivain. Porté par les possibilités illimitées des langues, ce mouvement de va et vient, de « traversée entre deux fleuves », cet entre-deux permanent entre langues et cultures a d'ailleurs fait une large place chez lui à la réflexion sur l'espace dans la littérature. Toute son œuvre est traversée par le postulat d'un lien intime, existentiel, reliant l'espace et les mots ; c'est un lien absolument fondateur, à la base de toute construction identitaire. Si la perte des lieux est le propre du XXe siècle, Goldschmidt sublime les mots, qui eux, continuent à incarner la mémoire, mémoire que la littérature a le don de partager⁷⁰.

- 23 L'écriture souvent bilingue, reflet des pérégrinations d'un pays à l'autre, était certainement l'une des facettes de l'expérience foncièrement moderne de l'aliénation, partagée par presque tous les exilés judéo-allemands. Lieu de mémoire et de référence par excellence, l'Allemagne continuait à hanter la plupart des exilés, souvent prisonniers d'un espace imaginaire. Dans cette perspective, la mise à distance de leur *Heimat*, à partir de la France, était aussi une forme de résilience, remédiant au mal du pays et à la nostalgie du lieu d'enfance. D'une certaine manière, ces trajectoires en exil semblaient alors produire un tout autre imaginaire de l'espace, qui bousculait entièrement le rapport entre centre et périphérie, entre espace physique et espace symbolique. A cette relativité de l'espace se superposait la notion de « pays rhétorique » (ou 3^e espace ?) – où l'exilé se sent chez soi lorsqu'il est « à l'aise dans la rhétorique » ambiante⁷¹ – notion qui souligne en creux le rôle fondamental de la littérature, comme valeur-refuge, pour la plupart des exilés. Inversement, l'expérience du déracinement constitue également une condition d'ouverture sur le monde, une forme suprême de liberté pour ces exilés traversés par de nombreux « méridiens voyageurs », tel Celan. Ainsi, ils renouent aussi avec la tradition d'Heine en France, cet autre grand écrivain franco-allemand s'il en est, proscrit dans son pays natal, mais pétri de nostalgie d'Allemagne, qui a « emporté sa patrie à la semelle de ses souliers » pour reprendre le bon mot de Danton, et dont l'insoumission, le non-conformisme, et la sensibilité exacerbée lui permirent de s'exprimer tant sur l'Allemagne que sur la France⁷². Leurs appartenances multiples, entrecroisant identité française, allemande et juive, font des exilés et de leurs enfants un groupe foncièrement « transnational », composé de nombreux passeurs et médiateurs culturels, qui ont investi avec force un nouvel espace intellectuel entre ces deux pays. Partant de là, il est passionnant de constater à quel point cette expérience interstitielle, au croisement des cultures, a façonné ces émigrants et leurs enfants, qui, foncièrement

attachés à la traduction et au poly-linguisme, ont réellement su donner un nouveau visage à l'idée européenne⁷³.

NOTES

1. Anthony D. Kauder, « Germany as an object to jewish attachment after 1945 » in Friederike Eigler, Jens Kugel (dir.), *Heimat. At the intersection of memory and space*, Boston, De Gruyter, 2012, p. 194
2. Manfred Briegel (dir.), *Die Erfahrung der Fremde*, Weinheim, VCH Verlagsgesellschaft, 1988, p. 3
3. Stefan Zweig, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen* (trad. Serge Niémetz), Paris, Belfond, 1993
4. Georg Stefan Troller, *Selbstbeschreibung*, Hamburg, Rasch und Röhrig Verlag, 1988, p. 233
5. Edward W. Soja, *Postmodern Geographies. The reassertion of space in critical theory*, London, Verso, 1989 et *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-imagined places*, Oxford, Blackwell, 1996
6. Peter Blickle, *Heimat. A critical theory of the German idea of Homeland*, Rochester, Camden House, 2002, p. 2
7. Jean Améry, « Wieviel Heimat braucht der Mensch ? » in *Werke*, vol. 2 : *Jenseits von Schuld und Sühne, Unmeisterliche Wanderjahre, Örtlichkeiten*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2002, p. 89-102
8. Thomas Koebner, « Das "andere Deutschland". Zur Nationalcharakteristik im Exil » in Manfred Briegel (dir.), *Die Erfahrung der Fremde*, op. cit., p. 219 et suivantes
9. Marita Kraus, *Heimkehr in ein fremdes Land. Geschichte der Remigration nach 1945*, München, C.H. Beck, 2001, p. 20 et suivantes
10. Heinz Abosch, *Flucht ohne Heimkehr. Aus dem Leben eines Heimatlosen*, Stuttgart, Radius Verlag, 1997, p. 46
11. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil, 1992
12. Georges-Arthur Goldschmidt, *L'esprit de retour*, Paris, Le Seuil, 2011
13. Sarah Haffner, « Fremd im eigenen Land » in Henryk Broder (dir.), *Fremd im eigenen Land. Juden in der Bundesrepublik*, Frankfurt a. M., Fischer Verlag, 1980, p. 226
14. Cité par Olivier Mannoni, *Manès Sperber. L'espoir tragique*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 227
15. Jean Améry, « Ressentiments » in *Werke*, op. cit., p. 119 - 131
16. Beate et Serge Klarsfeld, *Mémoires*, Paris, Fayard/Flammarion, 2015
17. Ralph Giordano, « Januskopf Bundesrepublik ». Eine Bilanz nach 40 Jahren. Eröffnungsrede in der Godesberger Stadthalle am 6. Mai 1989 », in *Ich bin angenagelt an dieses Land. Reden und Aufsätze über die deutsche Vergangenheit und Gegenwart*, Hamburg, Rasch und Röhring, 1992, p. 10
18. *Ibid.*, p. 71
19. Le terme allemand « Wiedergutmachung » désigne à la fois la « réparation », le « retour en arrière » et la « restitution ».
20. Hannah Arendt, « Besuch in Deutschland 1950. Die Nachwirkungen des Naziregimes » in *Zur Zeit. Politische Essays*, München, dtv, 1989, p. 44 et suivantes
21. Cité par Ralph Giordano, *Erinnerungen eines Davongekommenen*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 2007, p. 402
22. Georges-Arthur Goldschmidt, *Le poing dans la bouche*, Paris, Editions Verdier, 2004, p. 14
23. Marita Kraus, *Heimkehr in ein fremdes Land*, op. cit., p. 9

24. Aleida Assmann, « Der Kampf um die Stadt als Identitätsverankerung und Geschichtsspeicher », in Friederike Eigler, Jens Kugel (dir.), *Heimat. At the intersection of memory and space*, op. cit. p. 76
25. Irmela von der Lühe, Axel Schildt, Stefanie Schüler-Springorum (dir.), « *Auch in Deutschland waren wir nicht wirklich zu Hause* ». *Jüdische Remigration nach 1945*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2008
26. Parmi les rémigrants politiques, il faut mentionner Herbert et Elsbeth Weichmann à Hambourg, Josef Neuenberger, ministre de la Justice en Rhénanie du Nord-Westphalie, Ludwig Rosenberg, le chef de l'union des syndicats allemands (DGB), les politologues Richard Loewenthal et Ernst Fraenkel, les sociologues Max Horkheimer et Theodor W. Adorno.
27. Les figures majeures de cette rémigration étaient les écrivains Johannes R. Becher, Friedrich Wolf, Arnold Zweig, Anna Seghers, Wieland Herzfelde, Victor Klemperer, Ernst Bloch, tous membres du *Kulturbund*, les juristes Friedrich Wolff, Karl Steinhoff, Peter Steiniger et Eugen Schiffer, Rudolf Herrstad, membre du comité central et Hermann Axen, secrétaire du comité central. Voir Karin Hartewig, *Zurückgekehrt. Die Geschichte der jüdischen Kommunisten in der DDR*, Köln, Böhlau Verlag, 2000, p. 195
28. Marita Kraus, *Heimkehr in ein fremdes Land*, op. cit., p. 133
29. Peter Gingold, *Jamais résignés ! Parcours d'un résistant au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2013. Egalement Etty, Peter und Silvia Gingold : « Die Antwort heisst Assimilation » in Henryk Broder (dir.), *Fremd im eigenen Land. Juden in der Bundesrepublik*, Frankfurt a. M., Fischer Verlag, 1980, p. 158 et suivantes.
30. Stéphane Mosès, *Un retour au judaïsme. Entretiens avec Victor Malka*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 39
31. Marita Kraus, *Heimkehr in ein fremdes Land*, op. cit., p. 9
32. Le seul parti ouest-allemand à exhorter officiellement les émigrants à revenir était le SPD à l'occasion du débat mené au Bundestag en 1952 sur les indemnités accordées aux victimes du national-socialisme.
33. Werner Bergmann « Wir haben Sie nicht gerufen ». Reaktionen auf jüdische Remigranten in der Bevölkerung und Öffentlichkeit der frühen BRD », in Irmela von der Lühe, Axel Schildt, Stefanie Schüler-Springorum (dir.), « *Auch in Deutschland waren wir nicht wirklich zu Hause* », op. cit., p. 35
34. Manès Sperber, *Au-delà de l'oubli*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 254
35. L'écrivain Walter von Molo avait demandé à Thomas Mann en 1945 de revenir en Allemagne. Cette lettre publique avait déclenché un débat majeur entre les exilés et les représentants de « l'émigration intérieure » ainsi que sur la reconnaissance de la culpabilité collective des Allemands.
36. Sigrid Schneider : « Im Bestreben, unerwünschten Zuzug fernzuhalten » - Carl Mischs verhinderte Rückkehr aus dem Exil » in Thomas Koebner (dir.), *Rückkehr aus dem Exil. Emigranten aus dem Dritten Reich in Deutschland nach 1945. Essays zu Ehren von Ernst Loewy*, Marburg, 1990, p. 84
37. Alfred Döblin, *Schicksalsreise. Bericht und Bekenntnis*, Düsseldorf, Walter Verlag, 1993, p. 295
38. *Ibid.*, p. 306
39. *Ibid.*, p. 339
40. Wilfried F. Schoeller, *Alfred Döblin. Eine Biographie*, München, Carl Hanser Verlag, 2011, p. 686
41. *ibid.*, p. 649
42. Manès Sperber, *Au-delà de l'oubli*, op. cit., p. 246
43. Klaus Müller-Salget, « Verfehlte Heimkehr – Alfred Döblin im Deutschland der Nachkriegszeit » in Thomas Koebner (dir.), *Rückkehr aus dem Exil*, op. cit., p. 56
44. Georges-Arthur Goldschmidt, *L'esprit de retour*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 144
45. Karin Hartewig, *Zurückgekehrt. Die Geschichte der jüdischen Kommunisten in der DDR*, op. cit., p. 94
46. Cité par Horst Möller, *Exodus der Kultur. Schriftsteller, Wissenschaftler und Künstler in der Emigration nach 1933*, München, Beck Verlag, 1984, p. 102

47. Barbara Lube : « Nirgends mehr zu Hause ». Vicky Baums ungestilltes Heimweh », in Thomas Koebner (dir.), *Rückkehr aus dem Exil, op. cit.*, p. 51
48. Herrmann Kesten, « La douce France « oder Exil in Frankreich », in Walter Fähnders, Hendrik Weber (dir.), *Dichter, Literat, Emigrant. Über Hermann Kesten*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2005, p. 227
49. Heinz Abosch, *L'Allemagne sans miracle, d'Hitler à Adenauer*, Paris, Julliard, 1960
50. Michel Espagne, Michael Werner (dir.), *Les études germaniques en France (1900-1970)*, Paris, CNRS éditions, 1994
51. *Narcisse et Goldmund, Le loup des steppes, Le Jeu des perles de verre* d'Hermann Hesse, ou encore des œuvres d'A. Döblin, d'Hermann Kesten et Lion Feuchtwanger. Son plus grand succès éditorial fut la publication en 1950 des *Journaux* d'Anne Franck dont plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires furent vendus à l'époque en France.
52. Comme il le dit dans son discours de réception du prestigieux de la paix de l'union des libraires allemands (prononcé par Alfred Grosser) en 1983.
53. Olivier Mannoni, « De Zablottow à Paris. Itinéraire biographique et linguistique d'un écrivain de l'Europe », in *Manès Sperber. Un parcours dans le siècle*, Paris, Alliance israélite, 1998, p. 70
54. *Ibid.*
55. Paul Celan, *Todesfuge*, Aachen, Rimbaud, 2002
56. Paul Celan-Gisèle Celan-Lestrange, *Briefwechsel*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 2001, p. 17
57. Paul Celan dans une lettre à Tanja Sternberg du 1^{er} janvier 1962, cité par Theo Buck, *Celan und Frankreich*, Aachen, Rimbaud, 2002
58. Il écrit dans une lettre en date du 28 septembre 1955 à sa femme Gisèle, « la langue, dans laquelle je compose mes poèmes, n'a rien à voir à celle que l'on parle dans ce pays (en Allemagne) » in Paul Celan-Gisèle Celan-Lestrange, *Briefwechsel, op. cit.*, p. 75
59. Gérald Stieg, *Identité et résistance. Mélanges pour Félix Kreissler*, Paris, Institut culturel autrichien, 1998
60. Né à Vienne en 1913, lecteur à l'Université de Tours pendant la guerre, échappé de justesse à la déportation, il travaille après la guerre comme « officier de contrôle adjoint » dans les services de l'éducation en zone d'occupation française, puis à l'université de Mayence, avant de rentrer en France en 1964. Nommé maître de conférences à l'université de Nice, il y dirige l'institut d'études allemandes et autrichiennes. Auteur d'éditions bilingues (« La mort de Danton » de Büchner), son travail aborde les questions de traduction et fait connaître des auteurs comme Thomas Mann et Franz Kafka, Franz Grillparzer, Oskar Jelinek et Johannes Urzidill en France. Richard Thieberger, *Gedanken über Dichter und Dichtungen. Essays aus fünf Jahrzehnten*, Bern/Frankfurt a.M., Peter Lang, 1982
61. En 1936, à l'âge de cinq ans, il quitta avec sa famille l'Allemagne pour s'établir au Maroc ; interné en 1942 au camp de « Sidi-el-Ayachi », il entra après la guerre à l'ENS et enseigna plus tard à l'école d'Orsay – école dont il fut un temps le directeur. Resté toute sa vie fidèle au judaïsme, il enseigna à l'université de Nanterre avant de mettre en place le département d'études germaniques à l'université hébraïque de Jérusalem en 1969. Stéphane Mosès est décédé en 2007.
62. Stéphane Mosès, *Système et Révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig*, Paris, Editions du Seuil, 1982
63. Gabriel Motzkin, « Stéphane Mosès et la « question allemande », in *Retours. Mélanges à la mémoire de Stéphane Mosès*, Paris, Editions de l'éclat, 2009, p. 194
64. Stéphane Mosès, *L'ange de l'histoire*, Paris Gallimard, Coll. Folios Essais, Paris, 2006
65. Stéphane Mosès, *Un retour au judaïsme. Entretiens avec Victor Malka*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 67
66. Georges-Arthur Goldschmidt, *Un enfant aux cheveux gris. Conversations avec François Dufay*, Paris, CNRS Editions, 2008, p. 39
67. Georges-Arthur Goldschmidt, *Un enfant aux cheveux gris, op. cit.*, p. 98
68. Georges-Arthur Goldschmidt, *L'esprit de retour, op. cit.*, p. 96
69. Georges-Arthur Goldschmidt, *Le poing dans la bouche*, Editions Verdier, 2004, p. 27

70. Georges-Arthur Goldschmidt, « L'espace raconté », in *La joie du passeur. Une expérience d'identité transitoire*, Paris, CNRS Editions, 2013, p. 39 et *Une langue pour abri*, Editions Créaphis, 2009
71. Vincent Descombes, *Proust, philosophie du roman*, Paris, Editions du Minuit, 1987, p. 179
72. Georges-Arthur Goldschmidt, « Un poète allemand en France » in *La joie du passeur, op. cit.*, p. 13
73. Camille de Toledo, *Le hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Le Seuil, 2009

ABSTRACTS

L'omniprésence de l'Allemagne dans les productions littéraires des exilés judéo-allemands en France après 1945 pose tout d'abord la question des différentes représentations de ce pays chez les rescapés. Le nombre important de métaphores spatiales interroge plus particulièrement le rôle de l'espace, matériel/urbain ou symbolique, dans la mémoire des émigrants et dans la reconstruction d'une *Heimat* souvent imaginaire. Après la guerre, cet attachement souvent ambivalent à l'Allemagne comme patrie impossible et à la langue allemande comme instrument de reconstruction identitaire donne naissance à de nombreux « spécialistes » de l'Allemagne, souvent des écrivains, germanistes et traducteurs, qui vont jouer un rôle fondamental dans la médiation culturelle entre ces deux pays. Ce faisant, ce groupe foncièrement transnational a investi un nouvel espace intellectuel – ou 3e espace –, à partir duquel il a donné des impulsions majeures à la construction européenne.

Die Allgegenwärtigkeit Deutschlands in der literarischen Produktion der deutsch-jüdischen Exilanten in Frankreich nach 1945 stellt zunächst die Frage nach den unterschiedlichen Darstellungen dieses Landes bei den Überlebenden. Die immer wiederkehrenden räumlichen Metaphern in der Beschreibung Deutschlands hinterfragt besonders die Rolle von Ort und/oder Raum, sei er nun materiell/urban oder symbolisch gemeint, in der Erinnerung der Emigranten und in der Rekonstruktion einer oft imaginären Heimat. Nach dem Krieg hat dieser besondere Bezug zu Deutschland als unmöglicher Heimat und zur deutschen Sprache als Instrument der identitären Rekonstruktion zugleich zahlreiche « Deutschland-Spezialisten » hervorgebracht, die als Schriftsteller, Germanisten und Übersetzer alle eine herausragende Rolle in der kulturellen Vermittlung zwischen beiden Ländern spielen werden. Diese in jeder Hinsicht transnationale Gruppe hat durch ihr Wirken einen neuen intellektuellen, « dritten » Raum geschaffen, von dem aus sie der europäischen Konstruktion ganz neue Impulse gegeben hat.

INDEX

Chronological index: 1945-, XXe siècle, XXIe siècle

Geographical index: Allemagne, France

Mots-clés: exil, identité culturelle, mémoire, judaïsme, Heimat, patrie

AUTHOR

DOROTHEA BOHNEKAMP

Maître de conférences, Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle.

Maître de conférences à l'université Paris 3, Dorothea Bohnekamp, auteure de *De Weimar à Vichy.*

Les Juifs d'Allemagne en République, 1918-1940/44, Paris, Fayard, 2015 et éditrice de l'ouvrage *Penser les identités juives dans l'espace germanique, XIXe-XXe siècles*, Rennes, PUR, 2015, travaille sur les enjeux politiques et culturels de l'exil juif, ainsi que sur les questions de mémoire collective contemporaine en France et en Allemagne.

Elle publie avec Martine Benoit actuellement l'ouvrage collectif *Une guerre fratricide ? Juifs français et allemands dans la Grande Guerre*, Paris, Editions de l'Eclat, à paraître en 2017.